

APPROCHE HISTORIQUE DE L'INTRODUCTION ET DE L'ANCRAGE DE L'ISLAM DANS LA SOCIÉTÉ COMORIENNE

Depuis l'accession de notre pays à l'indépendance en 1975 et la création du CNDRS quatre années après, d'importants travaux de recherches dans toutes les disciplines ont été menés par des spécialistes comoriens et étrangers de différentes nationalités, notamment américaines, anglaises, australiennes, belges, françaises, malgaches, japonaises, suédoises et tanzaniennes. Les historiens et les archéologues nous apprennent que, dès le II^e siècle de l'hégire/VIII^e apr. J.-C, l'archipel fut le point extrême de l'avancée de l'Islam et des migrations des musulmans dans l'hémisphère sud. La pratique de l'Islam a connu deux grandes périodes historiques.

Dans un premier temps, la société fut fractionnée en sectes religieuses et ethniques. Le II^e siècle de l'hégire fut l'époque où les conflits politico-religieux déchiraient l'empire musulman. Des membres des sectes vaincues, après avoir combattu le califat, choisissaient l'exil plutôt que de se soumettre et venaient se réfugier sur la côte est africaine et dans l'archipel comorien. Les années suivantes, des sectes victorieuses étaient à leur tour vaincues et empruntaient la même voie pour venir s'installer dans les îles. À chaque arrivée, les immigrants s'organisaient en communautés fermées souvent hostiles les unes des autres tout en adoptant un comportement pouvant être qualifié de raciste à l'égard des anciens habitants de l'archipel.

Dans un deuxième temps, un effort d'éducation d'intégration des apports culturels, techniques et institutionnels des uns et des autres réussit à faire disparaître les sectes et les discriminations raciales au fur et à mesure que la population se convertissait massivement à l'Islam de rite chaféite. Du XV^e siècle aux dernières décennies du XX^e siècle, les caractéristiques fondamentales de ce peuple que l'histoire a créé à partir des groupes humains de races, de langues, de croyances très diverses venus de toutes les rives africaines et asiatiques de l'océan Indien, furent l'unité linguistique, l'unité religieuse, l'absence de tout facteur racial ou idéologique de différenciation sociale.

L'INTRODUCTION DE L'ISLAM

La première période historique de la pratique de l'Islam aux Comores commence au début du deuxième siècle de l'hégire avec l'arrivée des chiites Zaidites. Les premiers musulmans à s'installer sur la côte orientale d'Afrique et aux Comores, selon J.C. Guilain (1856 p. 160), étaient des partisans de Zaid bin Zaïn al Anbidine ben Ali ben Abitwalib, le cinquième Imam des chiites. En 122H/739

apr. J.-C., l'Imam Zaid fut assassiné à la mosquée de Kufa sous le Calif Umejade Hisham ibn Abdulmalik (724-743h). Une partie de ses partisans partirent pour le Yémen et fondèrent l'État Zayidite du Yémen en 220H/837 apr. J.-C., tandis que d'autres partirent s'installer en Somalie et aux Comores.

Vers 209 h/824 apr. J.-C.¹, des adeptes de la secte Jahamiya débarquèrent dans le Nyumakele. Ils avaient fondé le village de Shaweni. La secte Jahamiya fondée par Jahm Ibn Safwân, mort en 746H, déclarait que la foi suffit à sauver les pécheurs de l'enfer, la foi étant plus importante que les actes, que ce que les circonstances amènent à vivre. Pour les Jahmiya aucun musulman, aucun chrétien, aucun juif ou même un membre d'autres religions n'entrerait en Enfer, quelle que soit la noirceur de ses péchés s'il croyait sincèrement en Dieu. « Ibn Hambal aurait dit que les Jahmiya sont des ennemis de Dieu. Ils prétendent que le Coran est créé et que Moïse n'a pas parlé à Dieu ». (Paul Ottino 1976, travaux inédits).

En 234H/849 apr. J.-C., une des branches des Kharidjites furent un moment si puissant qu'elle avait pris la Mecke et Médine. Chassée, elle était partie avec le hadjar al Aswadi. Partis d'Irak à la fin du IIIe siècle de l'hégire/IXe siècle apr. J.-C., des Kharadjites vinrent s'établir à Mayotte². Maoté était une localité irakienne. Ils s'installèrent ensuite dans toutes les îles. Nous leur devons le nom de Djomani (Djummani), Salimani (Sulaymaniat).

En 250H/864 apr. J.-C. al Mutawakil, Calif Abasside fut assassiné à Kufa ; une période de guerres civiles suivit et nombreuses familles arabes, adeptes de diverses sectes quittèrent leur pays pour l'Afrique. Certains vinrent s'installer aux Comores.

Un flot ininterrompu d'immigrants bantous, ayant fui leur pays à la suite des arrivées des migrants arabes, se déversait sur les côtes comoriennes notamment sur les plages du sud de Ngazidja près de Male. Ils injectaient dans les différentes communautés, adeptes de différentes sectes musulmanes qui se partageaient le territoire de l'archipel, des mœurs des coutumes et traditions étrangères à la culture arabo-musulmane.

En 334H/945 apr. JC, les princes sunnites qui gouvernaient Chiraz furent chassés par le chiite Mohamed ben Buwaikh et ses deux frères. La dynastie persane s'installa dans la capitale du Fars. Les exilés sunnites se réfugièrent en Afrique. Selon la chronique de Kilwa, écrite au XVIe siècle, l'ancien roi de Chiraz, Husseyne ben Ali et ses compagnons s'installèrent à Domoni Ndzuan.

¹ Muhudhwar Sidi de Mutsamudu, qui habitait Vasi en avril 1976

² Said Ali Itsundzu cité par Ottino 1978 inédit

Ils furent les premiers sunnites arrivés aux Comores. L'un des enfants de Huseyni fut le fondateur la cité État de Kilwa kisiwani au sud de la Tanzanie actuelle.

L'Islam comorien était à l'époque syncrétique et hétéroclite. Dans chaque village les habitants pratiquaient leur propre Islam, fort différent de celui des autres communautés. Des villages et des groupements des villages éparpillés dans les différentes îles et les différentes régions de la même île constituaient des « miniÉtats autocratiques totalitaires ». La religion était perçue par les adeptes comme une obéissance aveugle aux prescriptions d'un ancêtre arabe souvent mort en martyr. Dans ce pays de tradition sociale et politique matrilineaire, les descendants en ligne paternelle des migrants fondateurs de ces sectes se transmettaient le pouvoir spirituel, politique et économique et veillaient jalousement à ce que la visibilité religieuse fût une barrière même symbolique entre les membres de la communauté et les autres habitants.

L'Islam comorien des premiers siècles constituait le principal obstacle à la socialisation de l'individu et à la cohésion sociale. « La population d'al Angazidja et celle d'Anjouana comprennent un mélange de races dont l'élément dominant est musulman³».

LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ MUSULMANE DE RITE SUNNITE

En 675 H/1276 apr. J.-C., Said Ahmed Dusuki chiite duodécimain converti au sunnisme mourut en Égypte. Son petit fils Said Alawi fils de Said Hamza vint s'installer à Domoni Ndzuanani. Il renforçait la communauté sunnite dans la ville de Domoni et ses environs.

À Kilwa, en 676 H/1277, la dynastie sunnite d'origine shirazienne qui régnait dans l'île depuis le Xe siècle fut chassée du pouvoir par un Arabe Al Ahdali venu du Yémen, Hasan ibn Talut. Deux princes et leurs enfants se réfugièrent aux Comores. Mohamed ben Isa s'installa à Ntsaweni Ngazidja, son fils Hasan à Sima Ndzuanani, et Othman à Mtsamboro Maore. Les deux filles, celle de Mohamed et celle d'Othman épousèrent deux puissants bedja de Hamanvu et de Bambao.

L'enseignement de l'école chaféite fut désormais largement diffusé à Ndzuanani à partir de Domoni par Hasan ben Mohamed et à partir de Mtsamboro à Maore par Othman ben Ahmed. Hasan eut à Sima un garçon appelé Chababi qui comme sa mère Mwana Anchura et sa famille n'avait pas accepté de se convertir au sunnisme. Hassan épousa en deuxièmes noces, Djumbe Hadia qui, comme ses

³ Idrisse 549H/1154

parents, adhèrent au sunnisme et s'installèrent à Domoni, ville déjà sunnite depuis le IV^e siècle H/Xe s. apr. J.-C. Les enfants de Hassani entrèrent en conflit et Mohamed, le fils de Hadia, la sunnite, fit massacrer les partisans de la secte de son frère Shababi et détruit définitivement la cité antique de Sima, y compris la mosquée du vendredi. La population de Ndzuanu embrassa massivement l'Islam chaféite. Mohamed ben Hasan surnommé désormais Mshinda épousa à Mayotte, Djumbe Amina, la fille d'Othman ben Ahmed et réussit à convertir tout Mayotte à l'Islam chaféite. Mshindra et Djumbe Amina eurent un fils Isa, le premier sultan de Mayotte. Il construisit la mosquée de Ntsingoni 844H/1440-41 apr. JC. Quant à Ngazidja, bien que Ntsaweni fût devenu un centre important de diffusion de l'enseignement sunnite sous l'autorité de Mohamed ben Isa, dès le XIV^e siècle, les grands propagateurs du rite chaféite dans l'île apparurent au VIII^e siècle de l'hégire/XV^e apr. J.-C. Ce furent les descendants de Mohamed ben Isa, à la cinquième génération, Mhasi Fey Simayi alias Mtswamuyindza, roi du Mbude, sa cousine Wabedja Fey Ubayya, princesse d'Itsandramdjini, et un ami de Mhasi, Febedja Mambwe roi du Domba.

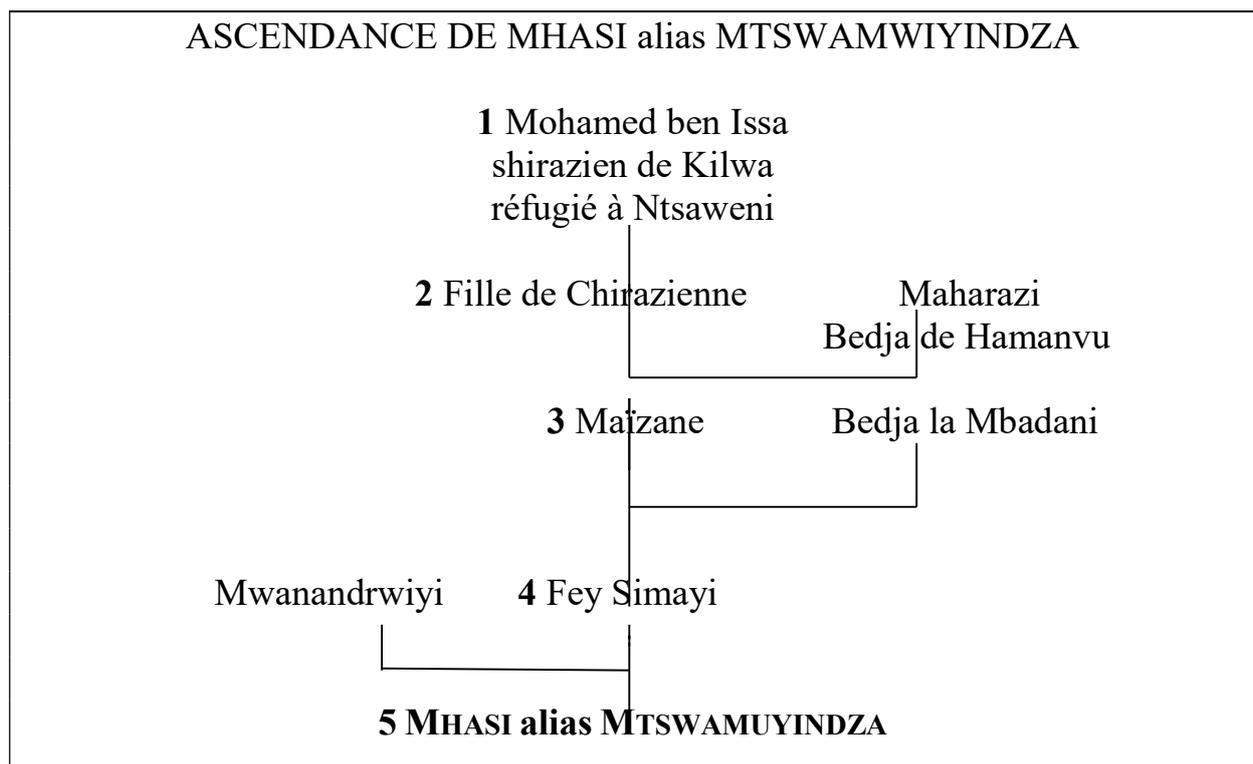
Selon Ibn Battuta (1332 / 731H), le roi al Hasan bin Sulaiman est le premier souverain de Kilwa à avoir fait le pèlerinage à La Mecque. Sur le chemin, il passa deux ans à Aden pour étudier. Mhasi Fey Simayi et son ami Febedja Mambwe furent les premiers Comoriens ayant effectué le pèlerinage à La Mecque quelques dizaines d'années plus tard. Le premier prolongea comme son homologue et voisin son séjour en Arabie pour poursuivre des études en sciences religieuses commencées à Ntsaweni. Le deuxième regagna son royaume dès la fin du pèlerinage.

La légende de Mtswamuyindza

La chronique du prince Said Huseyni, écrite en 1934, fait de Mhasi Fey Simayi alias Mtswamuyindza, roi du Mbude, et son ami Febedja Mambwe des contemporains du Calife Othman ibn Afane. Mais Mhasi Fey Simayi, originaire de Ntsaweni où fonctionnait déjà un centre d'enseignement ouvert par son ancêtre Mohamed ben Isa possédait le goût des études. Il resta deux années et peut être plus pour compléter sa formation en sciences religieuses. En raison du retour précoce aux Comores du roi de Domba, la chronique du prince Inya Mdombozi mit fin à son prestigieux voyage avant d'atteindre les Lieux saints. Il se serait arrêté à Djedda pour les uns, à Mokala pour les autres. Seul le roi du Mbude descendant du prince chirazien, est reconnu non seulement comme le premier pèlerin comorien, mais le prince Said Housseyni fait de lui l'introducteur de l'Islam aux Comores et date l'évènement à l'an XV de l'hégire. La chronologie de Said Housseyni a reçu cependant l'approbation d'un historien de la faculté Imam Chafiï de l'Université des Comores et d'un célèbre archéologue de l'université de Dar es Salam. Chaque année, un nombre

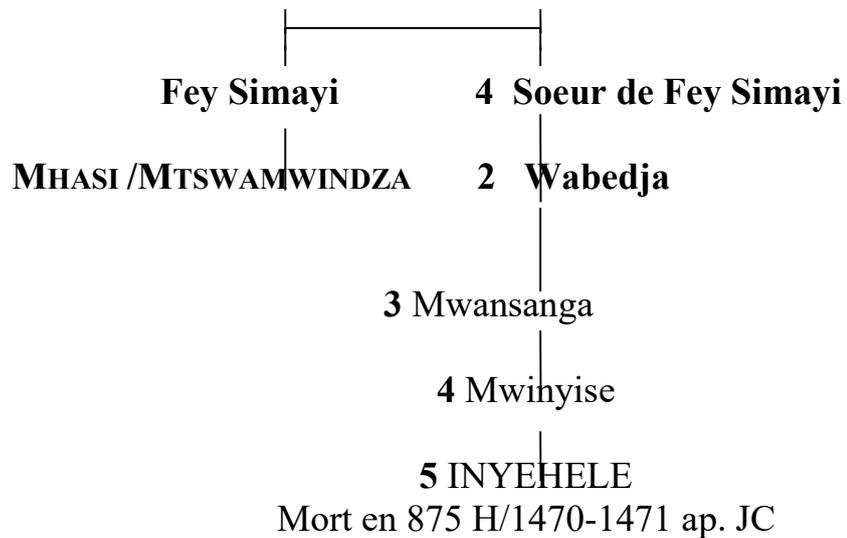
significatif d'ulémas et d'hommes politiques est convié à Ntsaweni pour célébrer l'anniversaire de Mtswamuyindza.

Les informations fournies par la chronique de Kilwa écrite au XVI^e siècle sur le changement de régime dans la cité État, par celles de Cadi Omar (1865), de Said Ahmed Zaki et de Said Ali Amir (1930) sur l'arrivée des princes chiraziens aux Comores, la date inscrite sur la tombe d'Inyhele à Mbeni 875 H/1475 et les observations d'Ibn Battuta (731H/1331) sur les pays de la région prouvent que Mtswamuyindza a vécu au VIII^e siècle de l'hégire soit au début du XV^e siècle de l'ère chrétienne. Le cadi Abdullatwif ben sultan Msafumu et le sultan Said Bacar ben Sultan Ahmed ont donné, dans leurs chroniques écrites en swahili en 1898 la généalogie de Fey Simayi père Mtswamuyindza à partir de son ascendant à la cinquième génération, l'immigrant Mohamed ben Isa qui avait quitté Kilwa vers 676 H/1277 à la suite du changement de dynastie. De la même manière, ces auteurs ont donné la descendance de la sœur de Fey Simayi père de Mtswamuyindza jusqu'à son descendant à la cinquième génération, le sultan Inyhele du Hamahame, mort en 875H/1470 à Mbeni.



1. Mohamed ben Isa le père de :
2. La princesse chirazienne épouse de Bedja la Hamanvu et mère de
3. Maizane épouse de Bedja la Mbadani est mère de Fey Simayi et de sa soeur
4. Le garçon, Fey Simayi, époux de Mwanadrwiyi et père de
5. Mhasi Fey Simayi alias Mtswamuyindza

DESCENDANCE DE LA SOEUR
DE MHASI alias MTSWAMWIYINDZA



4' La fille, épouse de Fey Ubayya alias Fey Pirusa est mère de

2. Wabedja Fey Ubayya (Fwambaya) mère de :
3. Mwasanga épouse de Fey Djimba Dalandze et mère de :
4. Mwinyise violée par un marin étranger, mère de :
5. Inyehele, roi du Hamahame mort en 875H/1470

Les pionniers de l'enseignement du *payalashio*,

La stratégie mise en œuvre pour convertir l'ensemble de la population des quatre îles comoriennes au rite chaféite se lit aisément dans le processus de création et du développement du *payalashio*, l'école coranique comorienne. L'islam est une religion universelle qui doit pouvoir se vivre dans des lieux divers. L'éthique musulmane exige, de la part des croyants, une adaptation constante aux différents contextes.

Avant d'arriver aux Comores à la fin du XIII^e siècle à la fin du XIII^e siècle, les Chiraziens avaient vécu auparavant quatre siècles à Kilwa kisiwani. Ils ne cherchaient pas à substituer une société du désert d'Arabie, berceau de l'Islam, à la société arabo-bantoue de l'archipel comorien. Ils ne confondaient pas les principes de l'Islam, paroles divines intouchables et sacrées avec des aspects historiques dans lesquels elles s'étaient incarnées tout au long des siècles, fruit de compréhensions humaines émanant des processus normatifs, sociaux et historiques dans chaque pays de l'Umma islamique.

Pour en finir avec les sectes, l'éducation devait promouvoir la cohésion nationale. Or, celle-ci se décide dans un « agir humain partagé⁴ ». Il fallait donc enseigner, non seulement le Coran et les sciences religieuses, mais aussi l'agriculture, la maçonnerie, la menuiserie et tant d'autres métiers dont les techniques les plus performantes étaient ignorées par les autochtones.

Le système d'enseignement créé au XIV^e siècle fut le creuset de la civilisation profondément musulmane qui a produit tant d'ulémas prestigieux et d'ardents propagateurs de l'islam dans la région de l'Afrique de l'Est et de l'océan Indien.

Les fondateurs du *payalashio* avaient d'abord dispensé l'enseignement coranique dans le *payalamdji*, l'espace couvert de la place publique (*pangahari* à Mwali et Ndzواني, *bangwe* à Ngazidja, *shandza ya dago* à Maore). Les premières générations d'apprenants n'étaient pas des enfants, mais des adultes. Ils étaient assis sur des tronçons de troncs de cocotier installés à l'intérieur du *payalamdji*. Les *fundis* étaient des migrants mariés aux filles des *mabedja* et des *mafani*. Ils étaient des hommes exceptionnels, ingénieurs, théologiens et commerçants.

Les générations suivantes construisaient les *mapvayashio*, sur le modèle architectural du *payalamdji* à côté des mosquées et accueillait les enfants, mais seulement les garçons pour la formation religieuse, sociale et technique. Les adultes étaient alors formés dans des ateliers et sur les chantiers de construction des mosquées et des résidences princières. À la fin du XIII^e siècle, la première résidence en dur, le palais Darinimwadari, fut construite à Domoni Ndzواني en 1274/672 H par Fani Othmani Kalishitupi. Plusieurs mosquées au mihrab de corail finement sculpté furent l'œuvre de ces aristocrates théologiens à Domoni, Mirontsi, Mutsamudu et Sima à Ndzواني, Ntsingoni à Maore, Ntsaweni et Bangwakuni à Ngazidja.

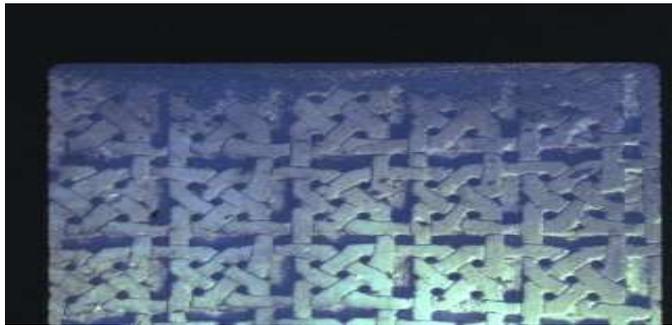


⁴ Idém

Plafond du palais Ujumbe de Mutsamudu 1 et 2



Plafond du palais Ujumbe de Mutsamudu



Mihrab de la mosquée de Bangwakuni avant la tentative de restauration



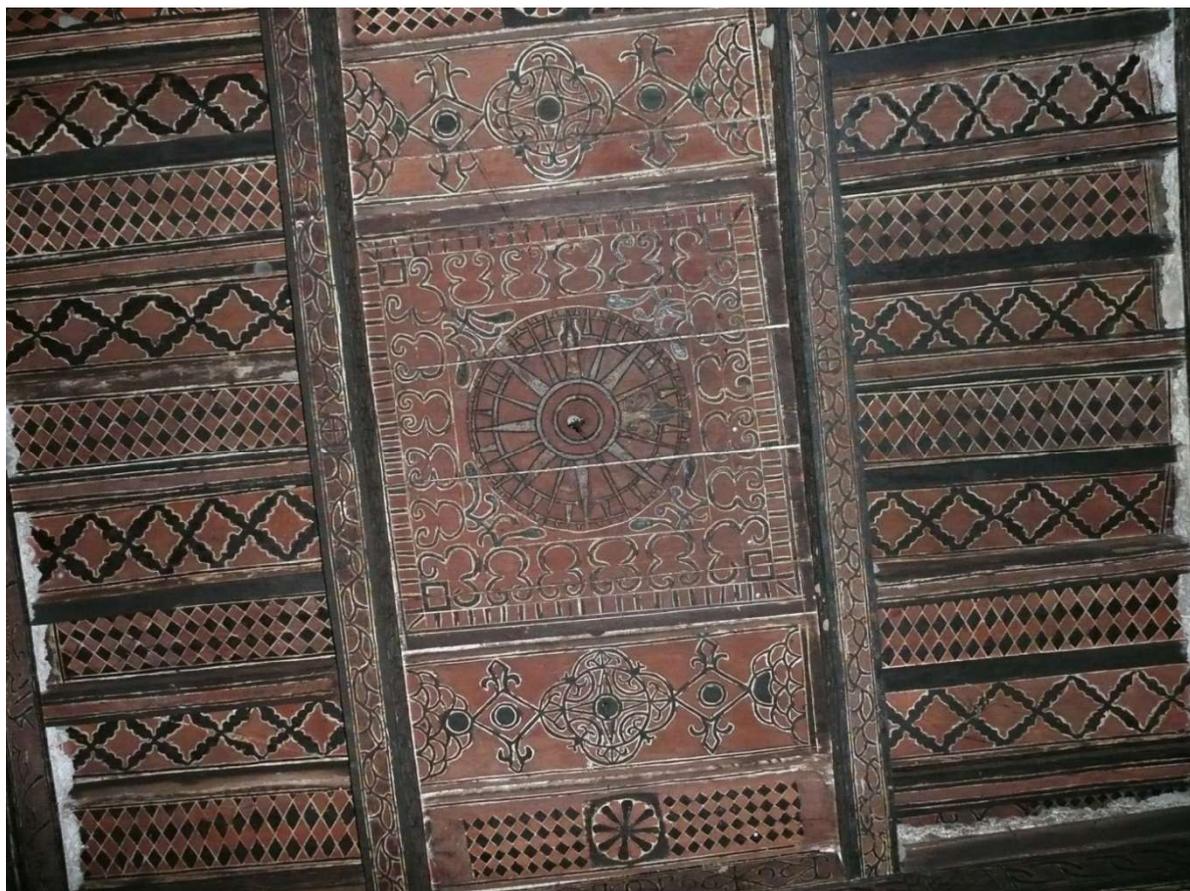
Mihrab de la mosquée chiraz de Domoni Ndzuan



Mihrab de la mosquée Djumbefumu à Ntsaweni



Plafond d'une maison princière à Domoni Ndzواني



Plafond de la maison Twayifa à Domoni Ndzuanani

L'avènement à Domoni, Ndzuanani, de la première reine comorienne Mwanawetru dite Mwanao coïncida avec l'ouverture au XVI^e siècle des premiers *mapvayashio* mixtes. Des *mafundi* populaires, c'est-à-dire, non issus ni des familles régnantes ni des puissantes familles aristocratiques revenaient dans le pays après des longs séjours dans les villes qui étaient, à l'époque, les foyers vivants de la civilisation musulmane. Bénéficiant, au cours de leurs séjours, du soutien de leurs compatriotes vivant dans ces pays, ils travaillaient tout en fréquentant des institutions de formation scientifique et religieuse réputées.

À leur retour aux Comores, ils étaient admis comme auxiliaires d'enseignement dans l'école d'un *fundi* confirmé et s'intégraient dans la communauté des fidèles d'une mosquée. Ils prenaient le temps d'ajouter l'expérience sociale de leur pays aux connaissances techniques et religieuses acquises à l'étranger, avant d'ouvrir leur propre école.

Les savoirs relatifs à la pratique de la religion, à l'exercice d'un métier et à la vie en société étaient indissociables. Le *fundi* était obligatoirement un *mdrumdzima* qui avait rempli ses obligations sociales envers sa famille et envers

la communauté sociale et avait fait ses preuves au cours des travaux communautaires de construction d'édifices publics ou privés et des travaux des champs. Le prestige du *fundi* (maître) surpassait celui du roi quand il n'était pas lui-même le roi. Ce fut le cas de Mhasi Fe Simayi, devenu roi du Mbude connu sous le pseudonyme de Mtswamuyindza. Les établissements se multipliaient à l'intérieur même des cités. Les *mapvayashio* devenaient mixtes, mais les filles quittaient l'école dès qu'elles devenaient pubères.

L'éveil simultané à la religion et à la citoyenneté

Le *payalasho* était une institution communautaire qui organisait des activités ludiques, sociales et manuelles pour développer la pensée, la mémoire, le raisonnement et la psychomotricité des enfants. Son éducation présentait trois caractéristiques méthodologiques : elle cherchait à placer les élèves en situation d'auto apprentissage, de façon à les habituer à continuer à apprendre, car l'éducation devait être permanente ; elle habituaient l'enfant au travail en groupe, pour dépasser la compétition individuelle au profit de la promotion collective ; elle combinait l'action et la pensée de telle façon qu'à la fois l'enfant apprenait pour agir et agissait pour apprendre. Elle préparait à la vie, donc à l'acquisition progressive des connaissances pratiques et une certaine compétence pour placer l'environnement au service de l'homme et de la femme dans leur communauté.

Les premiers enseignants parlaient swahili et arabe. Ils s'efforçaient de communiquer en shikomor. Le *palashio* avait maintenu, à la suite, l'élève dans la langue de son milieu, condition nécessaire à l'acquisition des mécanismes fondamentaux, ceux de la lecture et de l'écriture et tous les outils d'apprentissage dans les différents domaines de la vie sociale, culturelle et économique. En effet, la syntaxe de la langue maternelle est le reflet de l'organisation logique de la pensée ; ses mots symbolisent les choses du milieu naturel, les expériences vécues, les idées et les sentiments partagés par tous, parents et élèves.

La langue maternelle fournissait à l'enfant la possibilité de verbaliser sa pensée. C'est bien la langue maternelle qui garantit le « décollage » intellectuel de l'enfant dès le début de la scolarité. Ce qui est bon pour sa promotion est bon également pour la promotion d'une langue étrangère.

Tout l'enseignement des jeunes enfants était délivré en shikomor ; son contenu, ses cycles d'études, son emploi du temps comme ses références trouvaient leurs sources dans la culture locale pétrie de traditions et de religion. Le niveau supérieur de l'enseignement du *payalashio* était celui de la rencontre entre la langue comorienne et l'arabe. L'enseignement consistait à traduire en langue comorienne les pages du livre arabe ; l'élève lisait et mémorisait le texte arabe et

le traduisait en Comorien. Il apprenait en même temps que les obligations religieuses, l'utilisation d'un lexique comorien précis et acquérait une syntaxe plus complexe mieux adaptée au cheminement de son raisonnement.

L'école coranique était un parfait modèle d'adaptation de l'enfant à son milieu. Elle institutionnalisait ses relations avec les parents et avec l'ensemble de la communauté par le biais des différentes manifestations sociales et religieuses qu'elle organisait en rassemblant dans le *payalashio*, autour des enfants, parents, voisins et anciens élèves. Certains événements étaient destinés à promouvoir chaque élève individuellement au sein de la communauté sociale. Les rites qui célébraient le début du cycle consacré à l'apprentissage du Coran (*hunwa fahamwe*) et de la fin du cycle (*hitima ya Mtrume*) intégraient l'enfant dans le milieu scolaire. Il y découvrait et affirmait son identité et s'éveillait à la religion. Il reconnaissait et respectait les symboles de l'autorité, le savoir des moniteurs et celui des élèves des niveaux supérieurs.

Des rencontres entre les mondes scolaires et non scolaires étaient organisées à l'initiative du *fundi*, à l'occasion de certains rituels communautaires. Elles permettaient à l'enfant de trouver sa place dans la vie collective, de découvrir l'efficacité, le plaisir et les contraintes de la coopération avec ses camarades. Certaines cérémonies religieuses organisées chez des parents d'élèves, des voisins ou dans des lieux publics notamment lors des funérailles, offraient à l'enfant l'occasion de se rendre compte de la nécessité de connaître par cœur certaines sourates du Coran telles que la 36, *Yā sin* et la 67, La royauté. La surate *Yā sin* était d'ailleurs récitée collectivement par tous les élèves, chaque jour, le matin avant le début des cours.

Les manifestations annuelles visaient la promotion l'école elle-même ; le *maulida ya shiyo* commémorait l'anniversaire de la naissance du prophète. L'école conviait les parents, les voisins et des amis du maître au *maulida ya shiyo*. Des élèves choisis par le maître avaient le privilège de lire devant le public à tour de rôle des chapitres du *maulid charaf al anam*, un récit sur la naissance et la vie du prophète Muhammad. L'ouvrage était composé de textes en prose et de poèmes. Dans certaines écoles, les poèmes étaient chantés en chœur et accompagnés de tambourins. Le *maulid Barzandji* fut introduit aux Comores à la fin du XIXe siècle.

Le jour de l'an était l'occasion des manifestations festives et des cérémonies religieuses. Outre, le calendrier lunaire musulman, le calendrier solaire chrétien et international, les Comoriens célébraient le Nouvel An du calendrier solaire naïruzi observé par les travailleurs de la campagne et de la mer dans l'ensemble des pays swahilis. Le Nouvel An naïruzi offrait au *fundi* l'occasion de faire découvrir aux enfants le rythme naturel des jours, des mois solaires, des saisons

et des années, d'aborder le calendrier des travaux agricoles et ceux de la mer, les périodes de rareté et d'abondance des différents produits de la campagne et de la mer. C'était le jour de l'inscription des plus petits à l'école coranique et certains parents, pour fêter l'événement, apportaient des gâteaux et du thé au lait à servir aux élèves.

L'année portait le nom du jour du Nouvel An dans la semaine, car le calendrier se déroulait en cycles de sept années. Un événement était daté l'année du lundi, mardi...l'ancienne mosquée du vendredi de Moroni fut inaugurée l'année du vendredi (le 13 rabi'il akhiri 830H/11 février 1427)

Le Nouvel An *naïruzi* était connu sous le nom *uyela mwaha* (le bain de l'année). En effet, la tradition imposait aux enfants de prendre un bain à l'aube avant de se rendre à l'école pour lire collectivement des versets du Coran. Or, le jour de l'an tombait entre début juin et fin août, une période où dans l'hémisphère sud, il fait froid le matin. Aussi, les enfants allumaient-ils des feux dans les quartiers et se regroupaient pour s'échauffer en attendant que le *fundi* et les parents viennent à l'école après la prière de l'aube et la cérémonie religieuse qui se déroulait dans la grande mosquée. L'aspect spectaculaire de ces feux et la gaité des foules d'enfants dans la rue attira l'attention des lettrés formés dans les pays arabes et de l'Afrique sahélienne où ce calendrier n'existe probablement pas. Ils ont pris ces rassemblements matinaux des enfants pour un rituel d'adoration du feu et mené une bruyante campagne contre la célébration du Nouvel An *naïruzi*. Du coup les nouvelles générations des travailleurs de la terre et de la mer ne disposent plus d'une unité commune pour la mesure du temps.

Dans cette société de civilisation orale, la maîtrise des dates historiques était une science fondamentale. Aussi, le *fundi* faisait-il des espaces communautaires, des lieux familiers à ses élèves et les faisait-il vivre intensément les événements nationaux qui jalonnaient l'année. L'anniversaire de la naissance du prophète, son ascension (mi'iradj), les fêtes de la clôture du jeûne du ramadan et du pèlerinage à La Mecque, le jour du Nouvel An du calendrier lunaire musulman, et du calendrier solaire agricole (*nairouzi*) étaient célébrés sur les lieux symboliques de la communauté : à la mosquée et sur la place publique par la lecture collective des textes sacrés.

Ces manifestations réunissant toutes les générations offraient aux enfants l'occasion d'apprendre les règles de civilité conformes à la morale religieuse et aux traditions sociales. Ils acquéraient progressivement les signes et les symboles familiers des rapports sociaux, les mots, les gestes et les normes qui orientaient les gens vis-à-vis des situations de la vie quotidienne en indiquant quand il faut serrer la main, ce qu'il faut dire pour les salutations, à quelle distance de l'aîné il faut s'asseoir, dans quelle circonstance il faut être présent ou

absent, parler ou se taire. La maîtrise de ces mots, de ces gestes et de ces normes constituait un critère essentiel d'appréciation de la valeur sociale de l'individu dans sa communauté.

Unité de croyance et cohésion sociale

Des *fundis* vénérés avaient compris que la croyance religieuse ne se transmet pas sans un savoir préalable, en étant déconnectée avec l'expérience humaine. Ils avaient mis en place un système éducatif de masse, fort original, qui avait parfaitement réussi à ajuster harmonieusement les traditions familiales et sociales africaines aux règles morales et ethno sociales qui constituent le cadre prescrit par le Coran aux relations humaines.

L'Islam imprègne toutes les activités de la vie quotidienne, structure le temps social par ses rites et l'espace habité par ses lieux sacrés. Il fonde les règles de fonctionnement des institutions de solidarité familiale et sociale — matrilignages et classes d'âge — et certains rituels coutumiers liés au cycle de la vie humaine — naissance, mariage, funérailles —, bien souvent porteurs de normes et valeurs bantoues. De la ségrégation sexuelle des rôles et des statuts prescrits par la religion résulte la coexistence dans le groupe domestique, dans la cité, comme dans la société en général, de deux sociabilités parallèles complémentaires : celle des hommes et celle des femmes. Chacune d'elle assure par ses propres cadres socioculturels, religieux et professionnels, la cohésion et la permanence de ses groupes hiérarchisés de lignages et des privilèges liés au rang de naissance.

L'adhésion à l'Islam apparut, non comme une rupture avec les traditions et les coutumes, mais comme une contribution à la stabilisation d'un milieu familial et social qui a conservé ses principes de résidence uxorilocale et matrilocale et de filiation bilatérale avec des droits et devoirs différents à l'égard du lignage du père et celui de la mère, ses structures, ses hiérarchies et sa discipline.

L'enseignement du *payalashio* fournissait à la communauté nationale, selon des règles communes, dans tout l'archipel, les cadres de langage, de pensée et de savoir-vivre qui formaient l'ossature de la mentalité collective. L'Islam chaféite était le ciment de la société et le fondement de la civilisation comorienne. Comme toute civilisation, la civilisation musulmane de l'archipel est, dans une large mesure, le fruit des éléments constitutifs du milieu naturel qui lui donne l'assise matérielle et son originalité, et de l'expérience collective de la société dont elle est l'expression.

Quand au milieu du XIXe siècle, les rivalités des puissances européennes ont fait entrer l'archipel dans l'ère des « sultans batailleurs », les fondements sociaux

et culturels de la communauté nationale se sont trouvés menacés de déstructuration par la colonisation. Le peuple a eu alors recours aux confréries mystiques (twariqa). Celles-ci ont eu une grande influence dans les milieux populaires en introduisant des médiations sensibles, les liturgies, les rites spécifiques, les étapes initiatiques, l'encadrement spirituel nécessaire à l'accroissement de la vie spirituelle. Elles invitaient par l'ascèse, la tempérance, la pureté à une relation plus intériorisée avec Dieu. L'unité et la solidarité sociale et religieuse étaient préservées voire revitalisées par de prestigieux ulémas en même temps chefs coutumiers locaux qui émergeaient à chaque génération dans les îles. Leur autorité ne résidait ni dans la contrainte ni dans la persuasion, mais simplement par leur position dans une hiérarchie spirituelle et sociale dont les places et les fonctions étaient fixées par les lois traditionnelles et reconnues par l'ensemble du peuple.

La fin de l'ère des *fundis* vénérés

C'est bien cette autorité qu'incarnait Said Mohamed Djelane, l'ancien grand cadi, qui fut le parfait modèle du *fundi*, éducateur de *payalashio*. Guide de la confrérie Quadiria, il fut reconnu par les fidèles et par ses homologues des autres confréries pour son intégrité morale, sa disponibilité et ses qualités de médiateur et de faiseur de paix.

Fundi Djelani est décédé à Moroni le lundi 9 février 2015. Des funérailles nationales ont réuni des délégations venues non seulement des quatre îles de l'archipel, mais aussi de plusieurs pays de la région. Durant quarante jours, un comité mis en place à Moroni enregistrait et diffusait les programmes des prières organisées dans les villes et villages pour demander la bénédiction de Dieu sur lui. Des foules immenses venaient écouter les orateurs qui avaient fréquentaient son *payalashio*. Les discours portaient sur sa vie entièrement consacrée à l'enseignement de l'islam et à l'appel de ses contemporains dans la voie qui mène vers Dieu. Ce modèle d'homme ne semble plus exister et ces grandes cérémonies collectives semblent annoncer la fin d'un monde.

La société qui émerge des décombres de celle du deuxième millénaire se caractérise par son éclatement en trois macrocosmes : le monde des coutumes et de l'oralité, celui des religieux et celui des héritiers des institutions coloniales. À partir de la deuxième moitié du vingtième siècle, après l'indépendance des pays



voisins, Madagascar, Zanzibar, Tanganyika et Kenya, la masse de leurs colonies comoriennes a émigré vers l'Europe et notamment vers la France. Ces nouvelles terres d'accueil, situées hors de la zone culturelle arabo-bantoue n'attirent pas moins directement à partir de l'archipel fortement secoué par les crises politico-militaires et la détérioration des termes de l'échange des produits d'exportation, un flux migratoire composé surtout de jeunes gens et de jeunes couples. Quant aux enfants, ils entrent en masse dans un système éducatif qui exclue de ses programmes l'étude de la langue, de la culture, du système social et des milieux économique et naturel du pays. Ils apprennent à connaître et à aimer la culture et le mode de vie, à admirer le système économique d'un pays étranger présenté comme leur vraie patrie sociale et culturelle. Les enfants issus de milieux religieux ont de leur côté obtenu de bourses d'études des pays arabes et des organisations internationales musulmanes.

Cette diaspora a introduit dans les rituels coutumiers notamment les cérémonies du grand mariage, la monétarisation des prestations et l'engouement pour les produits importés. Les produits locaux sont dévalorisés, les champs ne sont exploités que par les vieux, les technologies traditionnelles sont tombées dans l'oubli et les emplois artisanaux sont perdus.

Le monde de la coutume et de l'oralité accueille au fil du temps ceux qui sont revenus de l'émigration et accompli leurs obligations coutumières avec des produits importés et qui croient de moins en moins aux valeurs traditions de leur société. Certains possèdent des terres, mais pas de connaissances en matière agricole pour les exploiter. Pour vivre décemment, ces nouveaux notables dépendent de la diaspora et des hommes politiques qui ont accès aux deniers de l'État.

Concomitamment, les hommes et les femmes à qui échoit depuis deux décennies le pouvoir politique sont les plus bardés de diplômes universitaires de la période postcoloniale, néanmoins, ils ne possèdent aucune expérience sociale, ignorent totalement l'histoire politique et méprisent les réalités sociologiques du pays. Les politiciens occidentalisés chantent démocratie sur tous les tons tant qu'ils sont dans l'opposition et instaurent l'autocratie dès qu'ils accèdent au pouvoir.

La communalisation concoctée pour désacraliser les collectivités locales est un amalgame d'usages juridiques exogènes fondé sur l'idéologie individualiste et agnostique de la gauche française, incrustée des traditions sociales des tribus animistes de l'Afrique sahélienne. La loi confie la gestion des communautés villageoises à une assemblée composée de représentants démocratiquement élus et des membres nommés par le gouvernement central qui, ailleurs, dans les sociétés animistes africaines, sont des chefs coutumiers, aux fonctions bien définies, héréditaires, connues et respectées par tous. La communauté

villageoise est la cellule de base de la société comorienne depuis des millénaires. Sa continuité historique, le contrôle des propriétés communes, l'exercice collectif d'un ensemble de droits, l'acceptation d'un ensemble de devoirs, l'existence d'une autorité représentative font de cet espace de pouvoir territorialisé le moule des idées et des sentiments du Comorien. La colonisation a bien respecté cette structure pour préserver la paix sociale.

La communalisation concoctée pour désacraliser les collectivités locales est un amalgame d'usages juridiques exogènes fondé sur l'idéologie individualiste et agnostique de la gauche française, incrustée des traditions sociales des tributs animistes de l'Afrique sahélienne. La loi confie la gestion des communautés villageoises à une assemblée composée de représentants démocratiquement élus et des membres nommés par le gouvernement central qui, ailleurs, dans les sociétés animistes africaines, sont des chefs coutumiers, aux fonctions bien définies, héréditaires, connues et respectées par tous. La communauté villageoise est la cellule de base de la société comorienne depuis des millénaires. Sa continuité historique, le contrôle des propriétés communes, l'exercice collectif d'un ensemble de droits, l'acceptation d'un ensemble de devoirs, l'existence d'une autorité représentative font de cet espace de pouvoir territorialisé le moule des idées et des sentiments du Comorien. La colonisation a bien respecté cette structure pour préserver la paix sociale.

Le monde religieux, de son côté, est en ébullition. Une nouvelle génération d'ulémas combat toute pratique de la religion enracinée dans la société au nom d'une orthodoxie islamique, déculturée, anhistorique. Se considérant comme supérieurs au reste du monde, notamment à leurs anciens maîtres de l'école coranique, ils rejettent hors de la foi musulmane, toute pratique religieuse teintée de caractéristique spécifiquement endogène. La vieille institution du *payalashio* subit les assauts des mimétismes venus autant des sociétés soumises aux régimes autocratiques musulmans que ceux des pédagogues formés dans les sociétés individualistes d'Occidents.

Comme aux premiers siècles de l'ère musulmane, beaucoup de pays auxquels nous sommes liés par l'histoire, les liens du sang et la religion sont à feu et à sang. Aujourd'hui, les vaincus se réfugient en Europe et non chez nous. Mais certains de nos enfants sont attirés sur les champs de bataille par des dogmes religieux que la mondialisation et la communication globale présentent comme universels, car détachés de toute culture spécifique à connaître et à comprendre avant de saisir le message. Certains de ces jeunes gens et jeunes filles reviennent de ces pays, après un long séjour d'étude ou de combat. Ils s'organisent en réseaux de prêcheurs et tentent d'ébranler et oblitérer les normes et les valeurs de notre culture en introduisant des modèles sociaux conçus pour des pays

lointains, financièrement puissants, différents du nôtre par l'environnement naturel, les ressources économiques, la démographie, la sociologie et la culture.

Un évènement qui vient de se produire à Mayotte semble ranimer un passé lointain de l'islam aux Comores. Il nous rappelle les tristes périodes des destructions des mosquées dans les cités portuaires de Sima à Ndzuanani et de Mazuni à Ngazidja au début du XVe siècle, quand les adeptes des sectes implantées par les premiers migrants s'opposaient à ceux qui s'engageaient résolument dans la construction de l'unité religieuse de la nation.

Des fidèles de M'Tsangamouji à Mayotte avaient abandonné leur petite mosquée de quartier, pour une autre bien plus importante. Le 27 février, « la colère a monté quand ils ont découvert que dans leurs dos des prêcheurs venus de Doujani une autre petite ville de l'île dont ils ont été chassés », ont une « lecture du Coran totalement répressif et hors d'âge ».

« À Mayotte une société matriarcale », des prêcheurs « venus de l'extérieur » utilisent des propos, « qui ne sont pas les nôtres et qui injurient le rôle de la femme dans notre société ». « Armés de marteau-pilon et de pioches, les citoyens mécontents ont vidé le contenu et éventré un mur, transformant la mosquée qu'ils avaient eux-mêmes construite, en une salle de fêtes à demi ouverte⁵ ».

Le chiisme vient à son tour de s'inviter chez nous au moment où les Zayidites qui, au IIe siècle de l'hégire, avaient inauguré dans ce pays l'ère des fractures sociales, des conflits sectaires et ethniques, font parler la poudre au Yémen, là où ils avaient réussi à créer un royaume qui a traversé les siècles.

QUEL MONDE BATISSONS-NOUS POUR LES GENERATIONS FUTURES ?

Malgré les forces de déstabilisation mises en œuvre à partir de l'île de Mayotte sous administration coloniale, durant ces quarante dernières années, la cohésion sociale et nationale a dû sa survie à l'ancrage de l'islam chaféite dans la société. Depuis la fin des années 1990, les politiciens comme les religieux et une certaine catégorie des autorités coutumières préparent inconsciemment et sans se concerter, mais guidés par le réflexe mimétique, un nouveau monde dont ils n'ont aucune idée des tenants et aboutissants.

Le rôle du CNDRS et de l'Université de Comores devra être primordial pour abrégé la période des crises et des convulsions qui ne manquera pas d'ébranler

⁵ cf Blog Habariza Comores, Mosquée Mtsangamuji

les fondements de la société. Les deux institutions devront découvrir les nouveaux repères essentiels à l'équilibre de la société afin qu'elle soit orientée vers le progrès scientifique, technologique, économique et culturel et non vers la barbarie et la violence aveugle que nous observons aujourd'hui, chez des peuples, hier, hautement civilisés.

L'UDC mobilisera ses centaines de chercheurs pour exploiter les données scientifiques accumulées par le CNDRS durant trente-six années de recherche sur le milieu naturel et l'histoire sociale et politique du pays. Comme le *payalashio* avait créé la société comorienne du deuxième, l'Université doit créer la société comorienne du troisième millénaire. Les scientifiques des deux institutions devront imaginer et contribuer à la construction d'un nouveau système de gouvernance capable de remettre le peuple sur la ligne historique de son cheminement et de sa permanence en tant que communauté nationale, solidaire et prospère.

Le président du Collège des sages
DAMIR Ben Ali

BIBLIOGRAPHIE

- ABELES Marc et COLLARD Chantal, 1985, édit. Karthala, coll. Hommes et sociétés
- ALLAIN G. — Les migrations musulmanes du Golf persique vers l'Afrique orientale, les Comores et Madagascar. Paris, Mémoire. 1976. 147 p.
- ALI MOHAMED Toibibou 2008 — La transmission de l'Islam aux Comores (1933 - 2000) Paris L'Harmattan
- AMOO SAM G., 1997 — Le Défi de l'ethnicité et des conflits en Afrique : Nécessité d'un nouveau modèle, PNUD, New York
- CHANUDET C. 1988 — Contribution à l'étude du peuplement de l'île de Mohéli, thèse de 3e cycle, Paris INALCO, Études africaines.
- CHOUZOUR S. 1982. — Histoire et sociologie de Ngazidja. Le manuscrit de Said Housseini. Présentation, traduction, notes, Paris, INALCO, Études Océan Indien
- DAMIR Ben Ali, BOULINIER G, OTTINO Paul, 1985, — Traditions d'une lignée royale des Comores, Paris, L'Harmattan
- DAMIR Ben Ali 1984 — « L'organisation sociale et politique des Comores avant le XV^e siècle », YA MKOBE 1, Moroni, CNDRS
- DAMIR Ben Ali 1988 — « Approche historique des structures administratives des Comores. » Annuaire des pays de l'Océan Indien CNRS-Presses universitaires d'Aix-Marseille, Vol. XI.

DAVIDE Dominique 1992, — « Mimétisme et regard internalisé : l'autonomie en politique en Afrique », Bruxelles, Le Courrier ACP n° 134, juillet-août

GUILAIN 1856, - Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale. Paris, Arthus Bertrand,

MAS J., 1979 — « La loi des femmes et la loi de Dieu » Annuaire des pays de l'Océan Indien, Aix-Marseille

MILLOT L., 1971 — Introduction à l'étude du droit à la sociologie, Paris, Gallimard.

OBENGA Théophile 1985 — Les Bantous, Paris, Presses africaines

VERIN Pierre, 1997 — Les Arabes dans l'Océan Indien et Madagascar, Taloha 2, Arabes et dans l'Océan Indien (Revue du Musée d'art et d'archéologie de Tananarive)

Verin Pierre 1972 — « Histoire ancienne du nord-ouest de Madagascar », Revue du Musée d'Art et d'Archéologie, Université de Madagascar, N° spécial,

Verin Pierre, 1968 — « Les antiquités de l'île d'Anjouan » Bulletin de l'Académie Malgache, Tome XLV - 1,

